

Le citoyen Carrette lit le rapport tendant au vote d'un crédit supplémentaire de 1,980 fr. 35 qui sera imputé sur les ressources disponibles de l'exercice 1895.

Adopté.

5. Voirie municipale; rue du Château; construction d'un aqueduc.

Le conseil dépose un rapport du citoyen Penaut, tendant à construire un égout dans la rue du Château, partie comprise entre la rue de la Sagasse et la Grande Place.

Il vote le percement de la rue Voltaire jusqu'au boulevard de Metz et y affecte un crédit de 20,000 francs. Le classement et la mise en état de viabilité du tronçon de rue percé sont aussi décidés. Le conseil vote pour cette dernière affaire la somme de 20,700 francs.

Les rapports des citoyens Sclosse et Delcort concernant des questions de voirie sont adoptés.

Le rapport du citoyen Wichart, tendant à l'élargissement, des quais du canal de Roubaix est adopté; il est de même pour le rapport du citoyen Cantelain, relatif à la construction d'égoûts au cinquantenaire.

10. Condition publique; dépenses générales de 1894; crédit supplémentaire.

Sur un rapport du citoyen Muret, le conseil vote une somme de 1782 fr. 07 pour complément des dépenses faites à la condition publique pendant l'année 1894.

Adopté.

11. Le conseil vote une somme de 1700 francs pour l'achat d'un piano à l'Institut Sévigné.

Les deux rapports suivants sont discutés à huis-clos:

12. Bourses et subsides; Institution des Jeunes Aveugles de Ronchin; demande de subsides pour le renouvellement du trousseau de l'élève Oscar Vermeire.

13. Secours et subsides; demande de secours pour la veuve Delcambre-Watteau.

14. Secours et subsides; syndicat des ouvriers blessés victimes de la faillite de Compagnie de Terrenoire (groupe de Besseges); demande de subsides.

Le citoyen Cantelain propose d'allouer un secours de 200 francs dont l'importance sera imputée sur les ressources disponibles de l'exercice 1895. Adopté.

La lecture des rapports étant terminée, le citoyen Carrette demande si quelqu'un a des vœux à présenter?

Le citoyen Turin demande où en est la question des voitures cellulaires?

Le citoyen Carrette. — La voiture est prête! Nous avons pu nous en procurer une pour la somme de 500 francs. Nous attendons pour la faire fonctionner l'approbation du Préfet.

Le citoyen Turin demande à quel point soit inscrit: écoles municipales sur toutes les écoles de la ville.

Sur certaines, dit-il, on voit encore écrit: école chrétienne, cela ne devrait pas exister.

Le citoyen Carrette. — Nous prenons acte de ce que vous dites. Personne ne demandant plus la parole, le huis-clos est prononcé.

Il est dix heures quarante-cinq.

L. B.

La grève du tissage Cattelain.

La situation est restée à peu près la même au tissage Cattelain.

Il n'y a pas de rentrées nouvelles et il n'a pas encore été répondu à la proposition d'arbitrage que les ouvriers sont allés soumettre à M. le Juge de paix.

Avant-hier, le directeur ont fait une tournée à un ouvrier qui, travaillant chez M. Wibaux-Motte, a demandé son livret dans cette usine pour aller remplacer les grévistes.

Il ont reconduit cet individu jusqu'au village de Leers où il demeure.

Le Journal de Roubaix ayant dit dans son numéro d'hier que les grévistes l'avaient houscoulé, ceux-ci ont adressé au journal réactionnaire la protestation suivante:

Monsieur le Directeur du Journal de Roubaix,

Tous les grévistes, en général, et chez Cattelain, protestent contre l'assertion contenue dans votre journal où il est dit que nous aurions houscoulé le nommé Spriet.

Nous avons bien, comme vous le dites chanté: « A bas les lâches, il faut les pendre », mais il est complètement faux qu'aucun de nous l'ait touché. Au contraire, nous avons invité des ouvriers de son village — non grévistes — qui voulaient le houscouler, à le laisser passer tranquillement son chemin.

Nous avons toujours été calmes jusqu'à présent et nous le resterons, car nous savons que les violences ne pourraient que faire des victimes dans nos rangs.

Croyant que vous voudrez bien insérer cette protestation dans votre premier numéro, agréez, Monsieur, etc.

Les grévistes du tissage Cattelain.

Les grévistes quitteront aujourd'hui comme la semaine dernière. Nous faisons un chaleureux appel en leur faveur, pour qu'ils puissent lutter jusqu'au bout.

Jeux interdits. — La police de sûreté a dressé procès-verbal à deux ouvriers apprentis, Charles Allard, 19 ans, demeurant, rue du Tilleul à Tourcoing, et Charles Cattelain, 18 ans, demeurant rue d'Alma qui, au lieu de l'épaulette coupée par une épaulette très étroite qui n'interrompt point la ligne sculpturale de l'attache.

Les gants longs laissaient à découvrir le coude et se modelait une délicieuse fossette.

— Personne? demanda-t-elle.

— Jean restait pétrifié.

En ce moment, l'orchestre, dissimulé dans la serre, commençait une valse brillante.

Alors Laurianne posa sa main sur l'épaulette de Jean, et tous deux s'élançèrent dans une valse folle.

— Mon Dieu, que je m'amuse! que je m'amuse!

— Mais vous invités?

— Qui? Les bipèdes plus ou moins titrés des environs? Les bourgeois de Châteaubourg? Est-ce que je m'amuserais avec ce flot de caricatures dans mes salons? Mais je n'ai invité personne, mon cher Jean. Vous, et c'est assez.

— C'est pour moi seul, fit Jean abasourdi, que vous avez fait ces splendides préparatifs?

— Pour vous seul... et pour moi.

— Pour nous, pour nous deux cet éclairage, cette fête vénitienne, ces musiciens?

— Mon Dieu, oui. Que voulez-vous? Un caprice. Oh! rassurez-vous, un simple caprice, ajouta-t-elle en voyant la figure interloquée et sérieuse de Jean. Ce n'est pas une déclaration, mon cousin. Je m'ennuyais, j'enlaidissais. Le matin même où je vous ai

écrit, j'avais même surpris des rides à mon front, là, vous voyez, entre les deux sourcils. Songez donc: depuis un mois en tête-à-tête avec un homme d'affaires qui met les points sur les i, et me montre les jaloux béants du jour de la ruine.

Il paraît que j'y marche à grands pas, grâce à mon scolarat de mari, et grâce à ces couturiers qui, aujourd'hui, vous font payer une seule robe le revenu d'une ferme de cent mille francs. Tenez, celle-ci, celle-là, en point d'Alençon, trois mille francs. Et il en faut au moins huit ou dix par an. Et puis les accessoires! Ah! ce sont les accessoires!

— Ainsi, pour enrayer cette ruine, voilà les folles que vous faites?

— Bah! la vie est si courte! Je voulais me distraire à tout prix. J'avais passé en revue tous mes adorateurs: le baron d'Hauterive, assez drôle, mais trop raide, trop rigide. Il a trois petites mèches qui m'agacent. Le comte de Cesancy est affecté d'une toux éraillée qui me porte sur les nerfs. Quant aux autres, tous trop vieux ou trop jeunes, tous vidés de cœur et d'esprit. Je connaissais tous leurs mots, toutes leurs anecdotes. Et puis partout la banalité, cette horrible banalité qui fait la vie si monotone et si plate. Les indigènes, il n'y fallait pas penser. Mais tout à coup votre souvenir emplît mon cerveau de lumière, de galeté. Au certains lui n'est pas banal, pas cliché; il est original et vraiment jeune. Il m'amuse, lui.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

FEUILLETON N° 151

LA VENGEANCE du Beau Vicaire

par M.-L. Gagneur

XXVII

— Cette fois, s'écria tout à coup Laurianne, je crois avoir entendu une voiture. Voyez donc.

Dix heures en effet sonnaient à l'antiquaire pendule du grand salon.

— Et si la belle, alla jusqu'à la fenêtre, y resta quelques instants, cherchant à forcer les ténébreux.

Quand il revint à sa place, il éprouva comme un éblouissement.

Laurianne avait enlevé sa perruque blanche, rejeté sa mantésolette.

Elle lui apparut dans tout l'éclat de sa beauté et de la jeunesse.

Ses cheveux bruns s'épandaient en longues boucles, un peu défrisées par la compression de la perruque, sur ses épaules d'une blancheur nacré; une neige vivante. Un collier d'émeraudes d'un grand prix scintillait à son cou.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

Cette petite salle à manger mauresque, éclairée par des lampes, dont les abat-jour fantaisiques tamisaient la lumière, avait quelque chose de doux, de mystérieux.

— En vérité, s'écria Jean, je crois faire un voyage dans le palais de Scheerzade.

Laurianne renvoya les domestiques qui allèrent consommer les rafraichissements du bal.

Après la causerie gaie, vint le chapitre des confidences.

Laurianne versa dans le cœur de son cousin toutes les douleurs, les souffrances, les déceptions qu'elle avait endurées depuis son mariage.

— A vous maintenant, lui dit-elle; car je vois dans vos yeux comme un voile de tristesse, je devine en vous

une souffrance que vous essayez vainement de me cacher. Si mon regard se détourne de vous un instant, votre visage prend tout à coup une expression si sombre, qu'une ou deux fois en valant, j'en ai été effrayé. Donc, confiez-moi vos chagrins, des chagrins de cœur sans doute.

Jean alors lui raconta les amertumes de sa vie chez la duchesse, le malheur d'Yvonne, pour laquelle il venait réclamer sa protection.

Laurianne la lui promit avec élan.

— Mais ce n'est pas cela qui vous préoccupe à ce point.

Jean n'osait lui parler de son amour pour Madeleine; car sans être fat, il croyait deviner que Laurianne, encore si jeune et si belle, avait pour lui, sinon un sentiment sérieux, du moins un penchant assez vif. Et lui dire qu'il en aimait une autre exclusivement, désespérément, c'eût été peut-être blesser, non son cœur, mais son amour-propre, alors qu'elle faisait tant de frais pour lui plaire.

Laurianne, aussi fine que coquette, le poussa dans ses derniers retranchements.

— Et vous n'aimez pas? Vous n'avez jamais aimé? lui demanda-t-elle.

Jean ne put esquiver cette question directe; il lui confia alors son immense et inguérissable amour.

En parlant, des larmes tremblaient dans sa voix. Au lieu de s'en trouver blessée, Laurianne s'en montra émue.

— Raison de plus, cousin, pour rester avec moi.

A suture.

— En vérité, ma chère Laurianne, vous me voyez confus d'une telle préférence; car je suis guère à la hauteur de l'opinion que vous avez conçue de moi. Ce soir surtout, je me sens très bête.

Cependant, bien qu'il eût le cœur brisé pour ne pas contrister cette aimable femme, il surmonta son abattement; et ils s'élançèrent de nouveau en tourbillonnant dans le grand salon de la serre.

L'orchestre emplissait le château de sa puissante harmonie, et en dissimulant le vide et le silence.

A minuit, le bal était terminé. Laurianne invita son cousin à monter dans une salle à manger intime, où un souper à deux couverts était servi.

<